

Coorganisé par la faïtière des associations-migration-intégration Kultura, les Éditions Ouverture et la Plateforme interreligieuse de Genève (PFIR), au Centre Kultura, à Genève, le mercredi 12 novembre 2025, a eu lieu le vernissage des derniers ouvrages de Philippe Chanson : principalement *Tramer la vie dans l'Ouvert. À la rencontre, l'entendre et l'acceptation de l'Autre*, paru aux Éditions Ouverture et, en complément, cet autre livre édité en même temps aux Éditions Academia (Belgique), *Du droit à l'opacité. Une poétique anthropologique et philosophique de résistance à la transparence d'Édouard Glissant*.

Ce vernissage a été présenté par Maurice Gardiol, directeur des Éditions Ouverture. En sont reprises ici, in extenso, les questions posées par Nadine Bordessoule Gilliéron, professeure à l'Université de Genève, la préfacière de *Tramer la vie dans l'Ouvert*, et les réponses de l'auteur de ces ouvrages, l'anthropologue et théologien Philippe Chanson. La forme orale en a été gardée de même que le tutoiement entre ces deux collègues. Les photos jointes sont de Sofia Amorim, administratrice de Kultura.



**Question :** *En introduction, nous pouvons nous arrêter sur cet ouvrage Tramer la vie dans l'Ouvert. À la rencontre, l'entendre et l'acceptation de l'Autre. Quelles sont les raisons qui t'ont poussé à écrire ce texte, qui résonne comme la somme personnelle de plusieurs réflexions entreprises depuis de nombreuses années autour de la question du Divers ? Comment le titre s'en fait-il l'écho ?*

**Réponse :** Il y a trois raisons pour lesquelles j'ai écrit *Tramer la vie dans l'Ouvert*. La première est que, malgré le fait que j'aie déjà sorti un livre en 2011, *Variations métisses* (Éditions Academia) pour explorer comment penser le métissage, je me suis rendu compte qu'en seulement une petite quinzaine d'années ce phénomène a pris des proportions tellement *expansionnelles* que nous sommes parfois désemparés par les effets concrets, visibles et surtout irréversibles de cet ultra-phénomène omniprésent avec ses entremêlements humains, culturels, sociolo-

giques, politiques, économiques, etc., dans un monde où, de surcroît, tout bouge constamment ; et que dans ce contexte, les relations comme les rétractions deviennent si tendues et compliquées, que cela m’a poussé à rédiger ce livre que j’ai du reste écrit également pour moi, parce que je me tiens aussi au difficile de tout ceci.

La deuxième raison est qu’en rédigeant un autre livre que je vais présenter ce soir, *Du droit à l’opacité* (Éditions Academia, 2025) en résistance à l’idéologie de la transparence, un droit revendiqué par l’un des plus grands penseurs de ce siècle, Édouard Glissant, je me suis rendu compte que j’évoquais de-ci de-là, dans ce livre, des petites perles souvent impensées, voire inédites qui nous offraient des pistes pour nous aider à mieux penser la rencontre et l’acceptation de l’Autre dans le contexte de l’extraordinaire emmêlement des différences que je viens d’évoquer. Avec ce constat que l’Autre n’est plus *perçu* comme *un lointain*, car c’est facile d’accepter la diversité des peuples, des cultures et des individus lorsqu’ils sont lointains, mais que l’Autre est *vécu* désormais en tant que *devenu prochain*, ce qui est nettement plus difficile maintenant que cet Autre est aujourd’hui « dans nos portes » ! Ce que je mesure dans mon immeuble de 8 étages où, il y a 15 ans, ne vivaient que des « Suisses », alors que mes voisins d’aujourd’hui sont du Moyen-Orient, d’Afrique, d’Asie du Sud-Est, des Balkans, d’Amérique du Sud... ; ce qui change complètement la donne des relations...

Je me suis donc dit, et c’est ma troisième raison, qu’il fallait que je réunisse et retravaille au mieux ces pistes quasi jamais avancées par les spécialistes de ces questions, et donc nouvelles, laissées par Glissant (et aussi par d’autres auteurs qui m’ont inspiré), pour les présenter dans l’optique de la rencontre et de l’acceptation de l’Autre. D’où est né *Tramer la vie dans l’Ouvert*, qui est un titre qui mêle à la fois *une métaphore*, celle de *la trame* par allusion à la trame du tissu de la vie toujours en train de se tisser sur le métier à métisser de nos existences par les multiples fils de nos rencontres avec les autres ; et qui mêle aussi *un aspect résolument concret* que j’appelle *l’Ouvert*, avec un « O » majuscule, qui signifie pour moi retenir cette tentation que nous avons tous de vouloir clarifier l’Autre pour bien plutôt lui laisser son espace et donc l’accepter comme il n’est pas moi !

Je sais évidemment que c’est difficile et exigeant, mais c’est bien pourquoi ces six pistes que je présente dans ce livre comme des « fils de trame », ne sont pas des recettes, mais seulement *des invites* – j’ai même parlé *de tremplins* dans mon livre – à repenser nos postures face à ce lointain qui nous est devenu prochain.

**Question : Cette problématique est et effet sous-tendue par ce que tu as appelé des fils de trame, qui constituent autant de chapitres du livre. Dans l’un d’entre eux, il est question de la distinction radicale entre « entendre » l’Autre et le « comprendre » lorsque l’on entre en relation. En quoi consiste cette opposition ?**

**Réponse :** C’est une grande critique littéraire québécoise, Lise Gauvin, qui m’a partagé lors d’un colloque à Limoges qu’elle avait fait remarquer un jour à Édouard Glissant que le vocable comprendre – que nous employons si couramment – était en fait *piégé* par son verbe majeur « *prendre* ». Car prendre, comme l’évoque ce geste des mains qui entourent et saisissent, c’est de fait *un verbe accapareur*. Or, si ce verbe ne pose pas de problème lorsqu’il s’agit de comprendre le mécanisme des choses, l’explication d’objets et d’autres problématiques ordinaires, il en est par contre tout autrement lorsqu’il est employé *au sujet des personnes*.

C’est ce que souligne fortement Glissant : « com-prendre » l’Autre, même par-delà notre parfaite sincérité, cela peut cacher une générosité équivoque : oui, je com-prends l’Autre, mais en fait je l’entoure des bras de ma norme, de mon système de pensée, de mon optique, pour le clarifier, l’assimiler en quelque sorte, le digérer et finalement le réduire sans m’en rendre

compte le plus souvent à l'aune de *mes* propres vues. Des vues encore une fois pas du tout malhonnêtes, mais remarquablement *inconscientes* des ressorts cachés de nos intentions altruistes instinctivement très occidentales, c'est-à-dire dominantes, où « comprendre » est quasi devenu le synonyme de ramener l'Autre à soi, de le mesurer à notre mesure, à ce que nous croyons savoir de lui ou sur lui.

Et c'est la raison pour laquelle je préfère bien plutôt employer à sa place le vocable « *entendre* » (bien mieux que celui d'« écouter », plus passif), avec sa césure qui laisse apparaître le verbe « *tendre* » qui n'incite pas à « prendre », comme dans « com-*prendre* », mais bien à « *tendre à...* », à « *consentir à...* », à « *chercher à...* », à « *incliner à...* », à « *se pencher vers...* », qui réclament de mettre en œuvre toute notre réflexivité et notre sensorialité nous portant au seuil de l'optique de l'Autre.



**Question :** *Une autre piste pour aborder l'altérité est illustrée par la métaphore du navire à l'ancre qui s'éloigne assez de son point d'attache pour donner à voir depuis l'autre rive. En quoi consiste cette « errance enracinée » auquel tu nous convies ?*

**Réponse :** « L'errance enracinée », c'est une piste sur laquelle m'a encore entraîné Glissant, mais que j'ai en effet développée par une illustration qui me paraît très parlante : celle d'un navire arrimé à son port et retenu par son ancrage à son nécessaire lieu d'attache, soit ce lieu dont nous avons tous besoin pour se tenir dans l'existence. Or, si son filin d'ancrage est trop court, ce navire ne peut *que* graviter autour de lui-même, *autocentré*, alors que plus la longueur de son cordage est importante, plus elle lui permet de dériver librement, au plus loin, en ayant l'assurance de pouvoir *toujours* revenir à son lieu d'ancrage.

Ce qui veut dire que l'errance peut rester *enracinée* tout en nous offrant de nous ouvrir vers des lieux autres, des milieux de vie et des cultures autres, des mondes perceptifs, expressifs et comportementaux autres, *et sans nous perdre...* Ce qui est très bénéfique pour disposer et affiner notre esprit comme notre *état d'esprit* dans nos rencontres avec l'Autre. Ce qui signifie, dans cette perspective, que l'errance est vraiment *positive* ; parce que c'est *s'ajouter* à soi-même, *se compléter*, sans avoir peur de se dénaturer, avec pour bonus de revenir chez soi plus riche du terreau des autres. Glissant nous en laisse d'ailleurs un mot fort : « l'errance, c'est *l'appétit du monde* », une nourriture d'esprit qui nous entraîne à *relativiser* pas mal de choses par le fait *de nous démesurer* de nos seuls repères tout en tenant compte de la démesure du monde. Par exemple en désacralisant notre culture pour bien plutôt considérer qu'aucune n'est supérieure ou inférieure à une autre. C'est ce que Glissant exprime encore en écrivant de façon splendide et profonde : « Agis dans ton lieu, *le monde s'y tient* [via nos errances physiques qui peuvent être aussi imaginaires]. Pense avec le monde, *il ressort de ton lieu* ».

Maintenant, quand je dis « relativiser », cela ne veut pas dire « qu'importe, tout est égal ». Relativiser c'est pour moi savoir mettre en relation en comparant sans porter de jugement de valeur, c'est reconnaître le poids de l'argumentation de l'Autre, *ce qui ne veut pas dire y adhérer*, mais induit *de la retenue et de la modestie* quant à ses propres perceptions et convictions si souvent trop établies et absolues.

J'en livre d'ailleurs un exemple concret dans le livre en parlant des croyances et du religieux en rapportant que l'on m'a plusieurs fois insidieusement demandé si, en tant que me déclarant rattaché au christianisme (soit chrétien, ce que l'on n'ose si peu affirmer aujourd'hui), *je ne risquais pas « de perdre ma foi »* (*sic*) en allant, en tant qu'anthropologue, observer, collecter et assister à tant de cérémonies religieuses autres : hindoues, soufies, bouddhistes, taoïstes, chamaniques et autres, comme celles consacrées à consulter les ancêtres chez les Garifuna, ou les déités comme les *loas* du vaudou, les *orixàs* des candomblés, etc. Or, j'ai toujours répondu très sincèrement : « Non ! » : je puis dériver vers ces autres rives religieuses sans risque de m'y perdre (je n'y ai d'ailleurs jamais pensé), parce que je reste précisément arrimé à mon point d'ancrage religieux et que cela m'offre de mieux *soupeser* et *évaluer* mon propre croire tout en considérant mieux celui de l'Autre ; en remettant par exemple en perspective les rapports au Divin et la notion de « vérité » avec les dimensions culturelles, sociales et humaines des autres courants spirituels et religieux. Ceci dit, évidemment que sortir de son lieu souvent si étanche pour mieux finalement se voir à partir des rives d'en face ne suppriment pas les écarts, mais *les rapetissent* en quelque sorte en leur donnant une autre mesure par rapport à ce qui nous est si commun. C'est ça pour moi le gain de « l'errance enracinée ».

**Question : Un autre des fils de trame du texte, inspiré des notions développées par la physique quantique, s'interroge sur la notion « d'incertitude des mots ». En quoi cette piste peut-elle être utile pour mieux entendre l'Autre ?**

**Réponse :** Je ne suis absolument pas un spécialiste de la physique quantique (comme le sont certaines personnes ici ce soir), mais lorsque j'ai eu l'occasion de lire la *Philosophie* de Werner Heisenberg parue en 1942, j'ai été frappé par le fait que ce savant très éclectique, qui reprend philosophiquement ses recherches, avait justement repris ledit « principe d'incertitude » qu'il avait découvert en 1927 pour l'appliquer aux mots, en démontrant qu'ils étaient fondamentalement *frappés de l'impossibilité à dire et à déterminer pleinement la réalité* ; et cela si cette réalité n'était pas d'ordre scientifique, physique et matérielle, mais *de l'ordre de l'esprit*, autrement dit de celle proprement « méta-(après la)-physique », telle celle *du langage entre des personnes*, parce qu'il n'est pas possible d'enclorre un être humain par des mots.

Bon, qu'est-ce que ce « principe d'incertitude » ? C'est de constater qu'il est impossible de déterminer *simultanément* et avec une précision absolue la *vitesse* et la *position* d'une particule dans l'espace. Or, en appliquant par analogie ce même principe à cette « particule » que peut être un mot, Heisenberg démontre qu'il y a toujours une « incertitude linguistique » du fait qu'il est également *impossible de déterminer en même temps l'ensemble du mouvement d'un mot, soit la vitesse* de son énonciation et *sa position* qu'est le contexte de son énonciation. Ce qui, du coup, garantit aux mots l'impossibilité d'être figés sur un seul sens, ce qui les rend alors aléatoires, relatifs et incertains. Pourquoi ? Parce que l'on ne peut pas savoir *immédiatement* lorsqu'une parole est dite *en vitesse*, dans quelle « *dis-position* » d'esprit est celui ou celle qui la profère, état qui dicte ses mots en imprimant leur débit et leur intonation. D'où cette part d'incertitude et d'inaperçu dans les mots !

La meilleure preuve en est d'ailleurs le langage des poètes qui jouent sur les mots en les connectant à d'autres niveaux que ce que le sens commun leur assigne. J'ai laissé dans mon livre l'exemple de Francis Cabrel qui chante de « *puiser à l'encre des yeux* » du visage qui l'inspire. Or qu'est-ce qu'il peut bien nous dire ? Est-ce qu'il évoque la couleur des yeux ? L'encre comme support d'écriture que ces yeux lui suggèrent ? Ou par jeu de mots « l'ancre » qu'est cette encre ? Ou encore des larmes ? Il est clair qu'il actionne ici plusieurs niveaux de sens et de réalité qui fait précisément flotter de l'incertitude ; ce qui fait tout le charme de la poésie qui permet de ne pas tout saisir, mais qui laisse flotter les sens et nos imaginaires.

C'est donc ça qui m'a décidé de proposer cette avancée d'Heisenberg comme un « fil de trame » très utile à mieux entendre l'Autre en étant beaucoup plus prudent avant de trop réagir face à ce qu'il peut nous dire, *surtout* lorsqu'il s'exprime par des mots cinglants lancés à l'emporte-pièce ou des répliques sarcastiques, dictés par des moments peut-être d'énervement, d'angoisse, d'événements perturbants qu'il aurait vécu dans sa journée, etc. Bref, des mots que l'on peut ressentir comme inamicaux et donc nous bloquer...

Or, la piste *concrète* sur laquelle Heisenberg nous entraîne est *de ne pas tout prendre d'office au mot*, à la lettre, parce qu'il nous faut tenir compte de ce fameux principe d'incertitude, soit encore une fois de l'état d'esprit du locuteur et donc des contextes dans lesquels ses mots sont prononcés. Ce qui veut dire *qu'il ne faut pas se laisser piéger par des propos* en restant conscients que bien souvent nous les avalons beaucoup trop vite et que nous les digérons donc mal en les surinterprétant ou en les concluant beaucoup trop tôt sans tenir compte de leurs incertitudes, et au détriment de l'inaperçu ou de l'entre-dit de ce que l'Autre a peut-être voulu nous dire. Et c'est pourquoi je trouve libérateur de savoir que les mots ne contiennent pas en soi le « une fois pour toute » de la réalité de ce que l'Autre exprime... Ce qui est d'ailleurs aussi valable pour ces supports très piégeants que sont les emails, SMS et autres messages WhatsApp dont l'immédiateté et les raccourcis lexicaux, c'est bien connu, peuvent poser de nombreux problèmes d'interprétation et donc de communication...

**Question : Une des réflexions particulièrement riche et centrale dans ton approche est la place que l'on est capable (ou pas) de laisser dans la Relation à ce qui n'est pas atteignable chez l'Autre. En cela, revendiquer un droit à l'opacité pour soi et accepter la part d'opacité d'autrui semblent des conditions centrales préalables à la possibilité de toute rencontre, qu'elle soit interculturelle ou pas. Un autre de tes ouvrages présenté, intitulé Du droit à l'opacité. Une poétique anthropologique et philosophique de résistance à la transparence d'Édouard Glissant, développe d'ailleurs cette idée. En quoi cette notion d'opacité qui n'a pourtant pas bonne réputation permet-elle de mieux rencontrer l'Autre et d'accepter son altérité ?**

**Réponse :** Le thème de cet autre livre, *Du droit à l'opacité*, est sans aucun doute provoquant puisque le mot « opacité » n'a effectivement pas bonne cote, notamment par rapport aux discours rabâchés sur la transparence. Parce qu'il est chargé négativement d'idée de cache, de triche, de camouflage, de mensonges, de stratégies obscures de dissimulations. Or, j'en ai fait un fil de trame *positif* dans *Tramer la vie dans l'Ouvert* en ramassant ce que je développe sur 200 pages dans le livre *Du droit à l'opacité*. On peut alors se demander pourquoi ce droit (qui est pour Glissant encore plus fondamental que les Droits de l'homme) pourrait être bénéfique à la rencontre, l'entendre et à l'acceptation de l'Autre rencontré. En fait, il l'est et il le peut parce que Glissant, qui a revendiqué ce droit, a renversé la compréhension du terme « opacité » pour le reprendre dans une tout autre perspective.



J'ai découvert ça en épluchant les 3000 pages de son œuvre parue chez Gallimard et dont j'ai fait « x » aller-retour pour décortiquer cette pensée qu'il a ressassée et exposée par petits morceaux sur plus de 40 années ; des petits bouts que j'ai patiemment recensés pour en tirer une synthèse et l'exposer dans ce livre *Du droit à l'opacité*, tellement j'ai trouvé cette pensée novatrice et *courageuse*, mais aussi renouvelante et féconde à appliquer dans nos relations aux Autres, Glissant nous disant d'ailleurs *qu'elle est la clé de toutes relations* (car nous ne vivons que de relations).

Alors qu'est-ce que nous dit Glissant ? Il nous dit que l'opacité est un des composants *constitutifs* du vivant, un mystère premier *protégeant* le vivant, en bref un marqueur humain *originaire* qui sert de *garde-fou* contre cette obsession de la transparence que nous portons sur l'Autre. Parce que *nous ne sommes pas créés transparents* et que ce composant de l'opacité

confère bien plutôt à chacun *de ne pas être totalement déchiffrable*. Il l'écrit ainsi : « Contre la transparence réductrice, une force d'opacité est à l'œuvre [...]. Nous appelons donc opacité ce qui protège le Divers ». Ce qui veut dire que c'est bien l'opacité qui *crée* et *sauvegarde* la différence, *un droit naturel* en somme qui est propre non seulement aux individus, mais, qui est aussi propre, chez Glissant, à tous peuples, à toutes cultures, à tout ce qui est vivant dans la nature et mis en Relation – la Relation désignant chez lui la quantité *sans exclusive et sans exclusion* de TOUT ce qui relie les lieux et ceux qui s'y meuvent. Et du coup, comme j'ai touché à l'ethnopsychiatrie (une formation académique introductive), c'était pour moi plus qu'une hypothèse ! Car j'ai immédiatement pensé à ce « noyau dur » que nous avons tous en nous et que les psychothérapeutes (qui parlent plutôt de « noyau intrapsychique ») disent être en effet *LA zone intouchable* de tout individu, sa zone ultime *qui résiste à toute mise en lumière* et qui ne peut jamais être atteinte même par le plus fin des analystes ni par le patient lui-même.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut concrètement dire que l'on ne peut jamais aller au « fin fond du fond » des choses (au « *fondok* » comme on le dit si bien en créole), ni des lieux, ni des peuples, ni des individus, parce que nos désirs de connaissance et de maîtrise de l'Autre se heurtent *heureusement* aux limites de son opacité ; ceci au bénéfice du respect de cet Autre comme d'ailleurs de soi-même puisque nous avons aussi notre part d'opacité.

Ce qui a surtout pour avantage d'accepter que nos relations, nos rencontres, nos dialogues, ne doivent pas se laisser contrarier, entraver, paralyser voire s'arrêter net parce que tout n'est pas limpide... C'est ce qu'exprime à sa façon le philosophe Paul Ricœur : on doit accepter qu'il y a *de l'indéchiffrable* dans nos échanges culturels comme il y a de l'indéchiffrable dans nos histoires de vie ; autrement dit, accepter *de laisser à elles-mêmes* certaines zones de flou que nous ne pouvons de toute façon pas atteindre dans l'existence d'autrui comme d'ailleurs dans la nôtre. C'est en ce sens que l'opacité chez Glissant, loin d'être une morale, est une *éthique*, une *pensée garde-fou* propre à la rencontre et à l'acceptation de l'Autre.

Tout ceci pour dire en fin de compte pourquoi je pense que *le consentement* aux opacités – un consentement qui devrait être *réciroque* et sur lequel insiste continuellement Glissant – nous tire sans aucun doute dans l'Ouvert de l'Autre comme de soi de façon *libératrice*. Parce qu'il met un frein à TOUT ce que l'on veut toujours savoir (et « ça voir ») et clarifier, et nous préserve de ce qui peut nous entraîner – via cette appréhension à tout prix de l'Autre – dans ces voies de critiques, de hiérarchies, d'envies, de jalousies, d'orgueil, en bref dans ces conflits que nous connaissons trop bien... Et c'est d'ailleurs pourquoi Glissant voit fondamentalement dans le droit à l'opacité une *résistance* comme une *vigilance* face aux visées de transparences actuelles, quasi idéologiques, malsaines, qui nous suivent à la trace, intrusives, abusives, presque maniaques, qui s'instaurent aujourd'hui comme politiquement sécuritaires, alors que ça tend bien plutôt insidieusement à tout contrôler, classer, normaliser, uniformiser et *homo-généiser*. Il n'est qu'à voir et nous interroger sur tous ces moyens de récupération de nos données personnelles tous azimuts. En tous les cas, c'est pour moi LA raison principale pour laquelle je pense que le consentement aux opacités est bien *un ingrédient-clé* de toutes rencontres interpersonnelles et interculturelles.

Il reste pourtant évident que cette perception de l'opacité interpelle parce qu'elle n'est pas forcément facile à admettre. Est-ce qu'elle peut s'appliquer partout ? Cela pose effectivement toute une série de questions qui ne peuvent pas être abordées sans une épaisseur de réflexion, de mises en perspective et de recul. Mais dès que l'on reprend l'optique de Glissant, nombre de questions tombent ou se posent autrement. Ce qui ne veut pas dire que l'opacité = cécité ! C'est bien plutôt paradoxalement un lever de voile « *clair-voyant* » sur nos raisons obscurcies

par l'obnubilation de la transparence qui *intoxique* nos approches de l'Autre. En somme, c'est un art de mieux penser une nouvelle approche des humanités, et qui dégage en plus une vraie *générosité* envers l'Autre rencontré.

**Question :** *Et finalement, le dernier fil de trame de l'ouvrage évoque la question de la centralité de la vérité et du vrai dans nos sociétés contemporaines à quoi tu suggères de substituer la notion de vie et de vivant, rejoignant en ceci le penseur Édouard Glissant pour qui « rien n'est vrai, tout est vivant ». Quelles conclusions peut-on en tirer ?*

**Réponse :** Bon, c'est clair que ce « rien n'est vrai, tout est vivant » est un fil de trame *subtil* et *énigmatique* qui nous interroge sur ce que Glissant cherche à nous dire. Car, d'abord, est-ce possible que *rien* ne soit vrai puisqu'il faut bien reconnaître qu'il y a du vrai, qu'il existe des choses vraies, qu'il y a des événements vrais ! Je pense déjà au constat de la mort qui est la finalité la plus radicalement « vraie de vrai » de l'existence humaine.

Mais outre ce constat radical, nous devons bien reconnaître que le vrai reste toujours une notion fluctuante et donc aléatoire. Bon, si je regarde une simple chaise qui est dans cette salle, je me dis que c'est bien vrai, elle est là devant moi ; mais c'est déjà différent par exemple pour des faits scientifiques déclarés vrais, affirmés, objectifs, apparemment incontestables, et qui pourtant évoluent et peuvent être remis en cause, revus et jamais clos, parce que la science reste soumise aux vicissitudes *du temps* (chronologique) et *de l'histoire* (les événements qui s'y insèrent). Sans compter que certains de ses domaines sont particulièrement exposés, comme celui sur le climat que l'on sait constamment chahuté. Et nous savons bien comment, via Internet et le monde des réseaux dits étonnement « sociaux », l'usage des flux d'informations infinis et si peut vérifiables, avec des problèmes qui nous dépassent, contribue à une relativisation du vrai comme de toute « vérité » dans nombre de domaines.

Glissant pourtant reprend au vol la question en posant que « Rien n'est vrai *car* tout est vivant » ! Un « *car* » important qui insiste pour affirmer que face aux emmêlements irrésistibles d'un monde en tremblement, comme devant la réalité actuelle de l'interpénétration vertigineuse des lieux, des cultures et des individus avec leur langue, leur histoire et leur religion, que rien en soi ne peut être déclaré vrai, soit donc cerné, finalisé et figé, et donc à plus forte raison *quand il s'agit d'une personne*, parce que *la seule chose qui est vraie est celle de la Vie en mouvement continu où tout reste possible*. D'où le refus chez Glissant de tous concepts déterministes qui norment, fixent, tranchent, classent, cloisonnent, hiérarchisent, dogmatisent, en bref de tous ces savoirs qui distillent des absolus codifiés qui sont le lot de la pensée académico-positiviste toujours dominante. Il pense que c'est *stérile* et l'écrit même de façon sarcastique : « Ah ! la connaissance est là, si loin, mais qu'importe : voici que tout est vivant, dans toutes les directions »... Parce que concrètement – encore une fois – *seul le Vivant et donc la Vie, parce qu'ils sont toujours changeants, en mouvement, en déplacement, en évolution et en mutation constante, ouvrent vers ce qui n'est jamais figé et conclu une fois pour toutes ; soit vers ce qui est toujours possible, imprévu, qui palpite et déborde*. L'on pourrait d'ailleurs tout à fait traduire ce « rien n'est vrai, tout est vivant » par « rien n'est permanent, tout est impermanence » (soit « rien n'est figé, tout est changeant »).

Et c'est bien pourquoi je laisse ce fil de trame en dernier dans ce livre ! Parce qu'il nous redit, en rapport avec l'entendre et l'acceptation de l'Autre, *que l'on ne peut pas enfermer l'Autre avec ce que nous pensons, nous, être vrai, le Vrai*, mais qu'on ne peut que bien plutôt « l'entre-voir » et surtout le « rece-voir » dans le toujours Ouvert espérant et espéré du Vivant.

\*\*\*